



Spécial danse

#75 / Faits d'hiver – Les Hivernales – Suresnes Cités Danse – Art Danse Dijon
Pharenheit – Je danse donc je vis



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 120 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Next Wave (New-York), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival...

www.iogazette.fr

ÉDITO

TENTATIVE DE JOURNAL DANSÉ

C'est devenu une habitude : chaque année nouvelle débute pour I/O Gazette par cette édition que nous consacrons à la danse. Non seulement parce que « tout démarre de la piste de danse », comme nous l'affirme l'équipe de la Ferme du Buisson, mais aussi parce que danser est un des moyens les plus sûrs de « concilier l'hier et l'aujourd'hui », ainsi que l'explique Isabelle Martin-Bridot, des Hivernales. Ne voyez donc pas cet acharnement éditorial comme une réminiscence de l'éternel retour du même, mais considérez-le plutôt à l'image de ce que Descartes appelait la « mémoire de l'âme », alors qu'il théorisait l'habitude comme cet élan corporel qui pourtant déborde du corps lui-même, s'installant jusque « dans le papier de l'exemplaire que nous avons lu ». Ainsi considérée, notre démarche rejoindra exactement la croyance que le directeur des Faits d'Hiver a en la danse quand il dit d'elle qu'elle n'est autre chose qu'une tentative « en acte de relier, de mettre en regard, d'habiter l'entre des corps ». En effet, à en croire le philosophe des âmes et du corps, cette habitude que nous avons de vous retrouver chaque année dans ces mêmes pages pour parler de ce même médium pourrait être cela : la construction d'une mémoire qui nous relie au monde et nous place hors de nous. Un peu comme le geste chorégraphique. Un journal dansé, en somme.

La rédaction

Prochain numéro début février

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Mourad Merzouki : Cartes blanches
Maguy Marin : Deux mille dix sept

REGARDS PAGES 6-7

Herman Diephuis : Clan
Thomas Lebrun : Les Rois de la piste
Lisbeth Gruwez : We're Pretty Fuckin' Far From Okay
Rachid Ouramdane : Murmuration

CRÉATIONS PAGE 8

Markus Öhrn : Sonata Widm (La Sonate des spectres)
Moïse Touré / Jean-Claude Gallotta : 2147, Et si l'Afrique disparaissait ?

LA QUESTION PAGE 10

Camille Rocailleux

REPORTAGES PAGE 11

Festival de Nitra
Dunapart à Budapest

HIVER 2018
texte Julien Gaillard
mise en scène Simon Delétang
17 janvier — 11 février
création

LA MAISON
texte Elfriede Jelinek
mise en scène Katie Mitchell
19 — 28 janvier

HATTEN [EURYDIKE SAGT]
texte Elfriede Jelinek
mise en scène Katie Mitchell
19 — 28 janvier

DÎNER EN VILLE
texte Christine Angot
mise en scène Richard Brunel
6 mars — 1^{er} avril

QUILLS
texte Doug Wright
mise en scène Robert Lepage
Jean-Pierre Cloutier
6 — 18 février

Le Monde

Retrouvez l'ensemble de la programmation
sur www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20^e

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

Suresnes Cités Danse

CARTES BLANCHES

CHOÉROGRAPHIE MOURAD MERZOUKI

« Le chorégraphe Mourad Merzouki a le sens du geste et du cadeau. Pour fêter les vingt ans de sa compagnie Käfig créée en 1996, ce chef de file du hip hop a désiré rassembler six danseurs emblématiques de son parcours. »

POÉSIE URBAINE

— par Lola Salem —

En plus de vingt ans, Mourad Merzouki a affranchi la culture hip-hop de ses habituels clichés pour fonder un geste esthétique d'une ampleur inégalée.

Depuis 1996 et la naissance de la compagnie Käfig, l'artiste a collaboré avec de nombreux talents, donnant vie à une aventure humaine passionnée et passionnante. Entre rue et scène, Mourad Merzouki a largement contribué à conférer ses lettres de noblesse au genre, devenant l'un de ses ambassadeurs les mieux reconnus à l'international. Afin de célébrer l'émulation artistique qui s'est formée dans son sillage, le danseur et chorégraphe d'origine lyonnaise invoque à travers « Cartes blanches » six figures ayant marqué sa carrière : Yann Abidi, Rémi Autechaud, Kader Belmoktar, Brahim Bouchelaghem, Rachid Hamchaoui et Hafid Sour. Dans ce moment de grâce et d'amitié mêlées, Mourad Merzouki démontre une nouvelle fois jusqu'où ses expérimentations l'ont mené. L'artiste cherche à abattre les cloisons entre les arts, créant des appels d'air à la croisée de l'expression corporelle dansée et théâtralisée, du rythme et du son ; jouant de l'arabesque

du geste et du caprice de la virtuosité. Les danseurs deviennent des mondes à eux tout seuls, à l'écoute des autres tout en cherchant l'expansion du mouvement ; la grâce, la force et le signe caractéristique de leur identité propre. Au sein de ce sextuor, les artistes se dévoilent ainsi leur intimité, sensuelle par moments, impétueuse à d'autres. Le cadre du salon – projeté par quelques sofas, chandeliers et tapis anciens – devient le théâtre de retrouvailles. Le public s'y trouve immédiatement happé. À la manière d'une suite de danses baroques, les passages solistes alternent avec des ensembles de différentes tailles.

“

Une poésie sans pareil

Au fil de ces tableaux, l'entrelacement des corps crée une charge émotionnelle d'une incroyable intensité. Afin de porter ce geste, Mourad Merzouki a fait appel pour la musique à Armand Amar, avec qui il a déjà collaboré depuis plusieurs années. Décidément, la « carte blanche » n'a pas volé son pluriel : le musicien multiplie lui aussi les collabora-

tions à l'occasion de ce spectacle anniversaire ; avec Hugo Gonzalez-Pioli tout d'abord (pour le morceau « Barock ») et AS'N d'autre part (pour « Freestyle »). Explorant des timbres de cordes et de piano associés à des sons électroniques et à des jeux rythmiques complexes, la bande-son souligne avec justesse l'ambition du spectacle. La circulation des corps et de la musique semble n'avoir jamais de fin. Une onde puissante, profonde, les parcourt et se trouve transmise de la scène à la salle, en un flot d'énergie pure. Mourad Merzouki affectionne depuis longtemps les formes d'introspection, qu'il s'agisse de lui-même, de son univers ou des arts qu'il apprécie. Pour le projet « Répertoire#1 » (2014), il revisitait déjà ses propres œuvres (« Dix versions », 2001 ; « Tricoté » ou encore « Agwa », 2008) et l'état du hip-hop en France. Face au chemin parcouru, « Cartes blanches » s'impose avec un goût de victoire mais aussi de tendresse. L'artiste a créé une poésie sans pareil et entend bien en creuser le sillon.

En tournée le 30/01 au Palais des Beaux-Arts (Charleroi) et le 01/02 au Théâtre le Forum (Falaise)

FOCUS —

Faits d'hiver

DEUX MILLE DIX SEPT

CHORÉGRAPHIE MAGUY MARIN / L'AUTRE SCÈNE-VEDÈNE (AVIGNON), LE 02/03

(Vu au Centre Culturel André Malraux - Vandoeuvre-les-Nancy en octobre 2017)

« Chorégraphe internationale emblématique et engagée de la danse contemporaine, Maguy Marin signe une nouvelle pièce militante dénonçant avec clairvoyance et pugnacité la société de consommation et une politique tournée vers le profit. »

PROFESSEUR MARIN

— par Youssef Ghali —

Maguy Marin a décidé de ne plus y aller par quatre chemins. Elle qui nous avait habitués à une danse-théâtre à forte dimension poétique semble dans ce « Deux mille dix sept » être animée d'une rage qui lui a donné envie de faire passer un message clair, direct, frontal, laissant peu de place à l'interprétation : ici, c'est le politique qui est au centre de la création. Le besoin de s'emparer de sujets politiques et économiques semble, ici, viscéral.

La réappropriation du champ politique par les artistes est évidemment une question essentielle, surtout à l'époque du coup d'État du sens permanent, orchestré par des gouvernements qui galvaudent et déforment les mots et de tutelles dont l'ingérence dans les propositions artistiques et les programmations se fait de plus en plus inquiétante. Cependant, face à ce spectacle coup de poing de Maguy Marin, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la forme de

la protestation, et sur son impact. Car paradoxalement, en nous assenant ainsi son message anticapitaliste, l'immense chorégraphe peine à nous y faire adhérer. Non par opposition idéologique, mais par excès de frontalité.

“

Absence de l'indispensable oblique poétique

Car comme il est insinué plus haut, « Deux mille dix sept » ne fait pas dans la dentelle... Après une ronde d'ouverture ressemblant de façon troublante à « BiT » (précédente création de Maguy Marin) arrive le message : les danseurs entrent et sortent de scène portant des sacs au nom de grandes marques ; plus tard, ils élèveront des stèles au nom de nombreux pays du monde, puis d'autres affichant des prénoms de tous horizons, puis viendront des discours sur la mort de l'Europe, avant la (très longue...) construction d'un haut mur

fait de cubes au nom de grands groupes financiers. La liste d'évidences n'est pas exhaustive, il y en a d'autres. Trop d'autres, on voudrait dire. Et pendant ce temps, la danse, pour sa part, a presque disparu. Le mouvement se fait presque exclusivement action au service du message, omniprésent, immanquable. Et c'est bien là que réside toute la faiblesse de cette nouvelle création. Car en appuyant autant les signaux, « Deux mille dix sept » vire presque immédiatement à la leçon de morale. On déplore alors l'absence de l'indispensable oblique poétique, ce petit pas de côté qui nous fait pénétrer dans un espace où la pensée peut encore se déployer. Malheureusement, ici, elle est étouffée par le poing levé de Maguy Marin, et le spectateur ressort épuisé, déçu par le peu de confiance faite à son intelligence.



« Les Rois de la piste », Thomas Lebrun © Frédéric Lovino

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

Le danse donc je vis

CLAN

CHORÉGRAPHIE HERMAN DIEPHUIS

*(Vu à l'Espace des Arts — scène nationale de Chalon-sur-Saône et au Théâtre de Vanves en 2017)***« Le monde autour d'eux peut s'écrouler. Ils n'ont qu'une idée : être ensemble et danser. La musique puise autant dans la soul que dans le funk et le disco. Le clan ne forme plus qu'un corps. Qui se précipite bille en tête vers son propre épuisement. »**

DANCE TO THE MUSIC

— par Christophe Candoni —

« C'est l'histoire d'un groupe qui s'acharne à exister », explique Herman Diephuis. Le chorégraphe néerlandais met en scène un clan formé de six jeunes gens dans une proposition à la fois minimale et hyper festive dont le but est de conjurer l'absence de sens et la finitude des choses en dansant irréductiblement. Sur le plateau nu devenu vaste dance floor plongé entre lumière et pénombre, une bande de potes en tenue de gala et baskets colorées revendique le droit et le désir de s'amuser, de se défouler, de se dépenser sans compter, alternant séduction sexy, solitude existentielle, langoureuse nonchalance et fougueuse énergie dans un mouvement continu mené jusqu'au bord de l'écroulement. « CLAN » donne l'impression d'assister à ce moment tardif ou bien matinal où la fête est finie et où les corps flottent dans une énergie comateuse, encore empreints de vitalité grisée. À moitié défaits et dénudés, les danseurs s'extraient de la pénombre du fond de scène et regagnent la lumière pour un dernier tour de piste, affichant leur jeunesse toujours radieuse et leur insouciance volontaire. Ils s'adonnent au plaisir et à la jouissance, faisant fi de la morosité avec beaucoup de dynamisme mais étonnamment un peu trop de sagesse. En suivant le mouvement fluide de lignes et de rondes diverses, sur des airs de funk aux rythmes lascifs ou plus remuants, les personnalités de chacun se libèrent, les couples se font et se défont, les êtres se rencontrent et s'étreignent, sans distinction de sexe, et finissent par se confondre dans l'entre-soi d'un groupe hétéroclite et soudé.

Devant « CLAN », une envie impérieuse : rejoindre cette horde, plonger dans le rythme infiniment vital de leurs mouvements, se mêler à leur énergie avant qu'elle ne s'épuise. On pourrait se croire dans n'importe quelle soirée, au milieu de gens qui dansent et se cherchent, nonchalants puis galvanisés. Pourtant c'est à un grand plongeon eschatologique que « CLAN » nous convie. Six danseurs traversés par une ardeur louche : c'est celle du cygne avant de mourir, celle d'une intensité qui bascule en acharnement, comme si danser était tout ce qui leur restait, tout arrê, arrê de mort. Autour d'eux, il n'y a déjà plus rien. Ni le rythme ni la scène – nue – ne les précèdent, ce sont eux qui les font naître. Ils dansent et un monde apparaît : jazz, swing, cabaret décati, volutes, velours et lumière rouge. Ils dansent pour s'assurer que quelque chose perdure par-delà leur naufrage, le geste comme un inoxydable cogito. Leur synchronie est impossible. On pense heureusement, car c'est en alternant les forces qu'ils conservent le souffle. Comment s'approcher les uns des autres ? En ondulant, en tremblant : toute combinaison avec autrui doit, pour survivre, avoir la liberté d'une danse. Surtout ne pas chercher à ordonner le chaos, plutôt en épouser le battement organique. Les membres de « CLAN » sont encore plus émouvants lorsqu'on ne sait plus ce qui les unit. Devant un couple qui titube, tandis que l'un s'effondre dans les bras d'un autre, on se demande : abandon au plaisir ou appel au secours ? « CLAN » est d'une générosité inouïe, en ce qu'il communique immédiatement sa force, triomphante, celle du mouvement qui, seul, suffit à affirmer la vie.

Art Danse Dijon

LES ROIS DE LA PISTE

Pharenheit

CHORÉGRAPHIE THOMAS LEBRUN

*(Vu au Carreau du Temple en janvier 2017)***« On s'y montre, s'y impose, s'y dévoile, s'y défole, s'y exprime... Le dancefloor, vu par Thomas Lebrun et ses interprètes, est un lieu multiple où les travestissements et caricatures viennent parfaire le défilé. »**

DANS LA BOÎTE

— par Timothée Gaydon —

À la manière de Perec et de sa « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien », Thomas Lebrun entreprend la description de la faune des night-clubs. Il les fait se succéder sur scène, sur le mode d'un défilé badin, un brin moqueur. Ces êtres de la nuit maladroits entament, chacun à son tour, des solos réjouissants, lesquels dessinent peu à peu le portrait chorégraphique de certains types et caractères ; la timide remue ses ortels quand la drag-queen relève majestueusement le voile diaphane de sa robe. Mais le burlesque arrive à moduler les

clichés lourds et empâtés que l'imagerie collective véhicule innocemment, et la naïveté des images nous rend les différentes propositions facétieuses. Lebrun est loin d'être un moraliste ; ce qu'il aime à raconter, c'est avant tout les moments de défaillance dans ces démonstrations ridicules et pétulantes de ces danseurs autodidactes. Le cliché se mue en pose absurde, notamment quand la timide côtoie l'outrancier danseur gay, affirmant ainsi que les opposés se supportent et parfois s'épousent – étrangement. Le défilé, bien heureusement, ne constitue pas

l'entièreté du show. Quittant le podium pour danser ensemble, les cinq danseurs renouent avec l'espace alentour et l'horizon. Sur un mix de Nina Simone enivrant, les corps balaient la scène et réussissent à mêler dans cette dernière partie danse de l'attitude et danse du geste. « Les Rois de la piste » est une élégante déclaration d'amour à tous les corps désirant, paradant sous les stroboscopes, et affirme qu'il y a de la danse dès qu'il y a envie, et surtout dès que l'on danse à l'envi les uns des autres. Un programme tendre où l'on est invité à dessiller nos yeux

et à défaire les coutures de nos vêtements trop serrés. Presque une leçon de redéfinition du dance floor : un lieu opérant la synthèse d'une certaine histoire de la danse, où la fulgurance des gestes réussit à contenir, en un tour de main – ce aux sens propre et figuré – le ballet classique, les influences pop, tout en assurant aussi les racines futures de la danse « post-Internet ».

REGARDS

Les Hivernales

MURMURATION

CHOÉGRAPHIE RACHID OURAMDANE / LA FABRICA, LE 03/03

*(Vu à l'Opéra national de Lorraine en juillet 2017)***« Murmuration désigne le vol des oiseaux, regroupés par centaines voire milliers, tournoyant dans le ciel de façon si coordonnée qu'ils semblent ne former qu'un seul et unique corps. Rachid Ouramdane invente une danse où tout échappe au regard et propose ainsi une métaphore du vivant, véritable concentré de danse et d'humanité. »**

LES PLAISIRS DE LA DÉCOUVERTE

— par Youssef Ghali —

Artiste invité par le CCN-Ballet de Lorraine à créer un spectacle avec la troupe permanente, Rachid Ouramdane a décidé de s'inspirer de la nature et de son langage pour peindre une toile des forces qui animent le groupe. Il existe un terme étrangement poétique, qui désigne les mouvements de ces nuées d'oiseaux évanescents que l'on se perd immanquablement à contempler quand on les aperçoit : ces tourbillons inlassables, qui semblent toujours se rattraper et se reformer alors même qu'ils paraissent au

bord de l'écroulement, on les appelle des « murmures ». Un de ces miracles de la langue française, quand de simples homonymies font l'effet d'un kaléidoscope. Les Anglais disent murmuration, ainsi que certains de nos compatriotes, désormais – mais nous préférons ce premier usage, car il est infiniment plus beau, finalement, de s'imaginer les conversations secrètes des étourneaux qui voltigent ensemble. Quelle que soit l'acceptation du terme, ce sont l'image et les mouvements qui la composent qui ont dû compter pour Rachid Our-

amdane quand il a commencé à rêver « Murmuration ». Car c'est bel et bien le dynamisme frénétique des oiseaux – ou celui des bancs de poissons qui nagent en nuage, car eux aussi murmurent – qui est l'élément central de cette création pour une vingtaine de danseurs jetés dans une ronde au rythme complexe, dans une farandole à l'équilibre fragile où l'énergie et les actions de chacun impulsent celles des autres et les laissent en proie à l'urgence et au danger. Cette écoute imperceptible, qui se manifeste en creux à chaque instant où un danseur

paraît éjecté du groupe, ou manque de s'écraser contre un autre à chaque fois qu'il le rejoint, semble alors découler d'un langage inaudible, et pourtant évident : le hasard y devient construction, la prise de risque y est fondatrice. Et ainsi, dans cette harmonie ténue, habilement contrebalancée par l'accord des costumes, des lumières chaudes et d'une création musicale mélodique, naît alors une réflexion envoûtante sur l'intelligence collective, et un tableau qui nous parle au-delà des sens.

Faits d'hiver

WE'RE PRETTY FUCKIN' FAR FROM OKAY

CHORÉGRAPHIE LISBETH GRUWEZ

*(Vu au Festival d'Avignon en juillet 2016)***« La peur et la violence, exacerbées depuis les vagues d'attentats, ont bouleversé nos esprits. Lisbeth Gruwez s'en est imprégnée, en analysant les réactions physiques de peur, de panique et de fuite, transposées dans ce duo évoquant le viol, l'abus, l'impasse. »**

INTRO-SPECTARE

— par Léa Malgouyres —

CORPS ANGOISSÉS

— par Youssef Ghali —

Esthétique de la défense, mouvement de claustrophobie intérieure, les deux danseurs de « We're Pretty Fuckin' Far From Okay » meuvent un corps qui les agresse. Ils évoluent avec une lenteur reptilienne dans un premier temps puis la frénésie de l'angoisse. Son travail chorégraphique porte les cicatrices de son cheminement artistique. De son passage à PARTS semblent lui rester un rythme, une ponctuation, une inquiétude façon « Rosas danst rosas ». Dans sa façon d'aller chercher la justesse au creux de l'épuisement, on sent brûler encore un peu de Jan Fabre. Lisbeth Gruwez semble poser de grandes questions métachorégraphiques. Comment faire entrer le spectateur dans l'œuvre ? Comment introduire le spectateur dans le corps de l'interprète, le faire se glisser dans ses membres pour qu'il en sente les frictions ? Est-ce que l'étourdir de sa respiration fonctionne ? Est-ce qu'étirer la souffrance des corps provoque l'empathie physique nécessaire ? Pour traiter de l'angoisse, elle crée un mouvement chorégraphique qui se regarde de l'intérieur. La lenteur des mouvements premiers contraint le spectateur à l'observation attentive des corps, du moindre micromouvement, du frisson à la bandaison du muscle. Le spectateur se trouve face à l'essence de ce qu'est « être spectateur de danse », soit une attention exceptionnellement précise portée sur un corps en mouvement. L'attente impatiente que se produise un mouvement, cet événement aussi anodin qu'essentiel. Nicolas Vladyslav est absolument sublime.

Respirer. Respirer, toujours respirer. Parfois, les nerfs se tendent, le corps se crispe, la poitrine se serre – cela devient de plus en plus difficile, de respirer, mais il faut continuer malgré tout, même quand la chair semble vouloir l'empêcher. Viennent alors les gestes, mécaniques, ceux que l'on pense utiles à la décontraction, mais qui n'auront en fait que l'effet inverse et qui, en plus de nous raccourcir le souffle, n'agissent qu'en révélant extérieurement de notre nervosité. Au premier abord, rien de plus que deux danseurs, chacun sur une chaise, aux mouvements presque imperceptibles. Puis du son. Des respirations, justement, se faisant de plus en plus fortes, et dont la résonance se met à rythmer les corps de Lisbeth Gruwez et Nicolas Vladyslav. On ne peut que saluer la performance des danseurs, impressionnants de précision et de maîtrise, et si le dispositif scénique se révèle particulièrement réussi (remarquable travail de Maarten Van Cauwenberghe au son, et de Harry Cole et Caroline Mathieu à la lumière), force est d'avouer que la proposition peine souvent à captiver pleinement. Peut-être l'extase s'y fait-elle trop rare, peut-être apparaît-elle de façon trop attendue, ou trop systématique. La charge émotionnelle dégagee n'est cependant pas négligeable, et on se consolera avec le souvenir de ce court moment de grâce, au milieu du spectacle, quand quelques brèves notes de musique viennent illuminer le brouhaha des souffles courts et des corps agités.

LA SONATE DES SPECTRES

MISE EN SCÈNE MARKUS ÖHRN
NANTERRE-AMANDIERS

« Sous leurs énormes masques en plastique grotesques et ensanglantés, les personnages de la Sonate des spectres sont des marionnettes méconnaissables, inhumaines et macabres. »

POUPÉES DE VICE, POUPEES DE SANG

— par Ysé Sorel —

Si Markus Öhrn revendique son absence de formation théâtrale, ses spectacles évoquent pourtant le grotesque de Jarry, la cruauté d'Artaud ou la « sur-marionnette » de Craig, avec quelques accents œdipiens à coups de couteau sanglants dans les yeux. Ici, plus d'hypotypose mais une sorte d'hypnose cauchemardesque qui tranche par son trash et pourrait correspondre à cette citation de « L'Ombilic des limbes » : « Je voudrais faire un Livre (NdA : un spectacle) qui dérange les hommes, qui soit comme une porte ouverte et qui les mène où ils n'auraient jamais consenti à aller, une porte simplement abouchée avec la réalité. » Le plasticien suédois, initialement vidéaste, nous convie en effet à sa « Sonate » et à un univers *in between*, entre l'outrage et la farce, le monde des vivants et celui des morts. De la pièce de feu son compatriote Strindberg, il fait fi de la fable et ne garde que quelques passages. Il conserve bien plutôt l'aspect expressionniste et symbolique, et la critique bourgeoise, qu'il met à sa sauce ketchup et à l'ambiance grand-guignolesque. En effet, l'artiste a le goût de l'hémoglobine et du grotesque, et l'on hésite entre sursauts horrifiés et rires gênés. Au son d'un orgue funèbre, les spectateurs sont ainsi invités à une sorte de catapse

vers une backroom éclairée de rouge, installée en un dispositif quadrifrontal où l'on dénombre 161 places, comme dans la petite salle où Strindberg monta sa « Sonate » en 1907. Les acteurs polonais de l'ensemble Nowy Teatr, dirigé par Warlikowski, représentent des bourgeois à la tête boursoufflée, défigurée. Ils investissent un espace à la scénographie très influencée par le théâtre allemand, avec une esthétique de l'artifice revendiquée : une statue en papier mâché, une piscine gonflable, des plantes en plastique. De grands écrans, au centre, permettent de suivre à travers la maison hantée leurs tribulations malsaines, qui évoquent une sorte d'érotisme primaire, un retour du refoulé, un monde où toutes les (auto)censures civilisationnelles auraient été levées. Cette exploration de l'autre scène freudienne, et donc de la sexualité et de la violence, est néanmoins mise à distance par quelques garde-fous salutaires : l'esthétique outrancière et la déshumanisation des acteurs, grâce aux prothèses et à leurs voix, modifiées. Ainsi le théâtre offre un espace sécurisé et distanciant pour mettre au jour le sombre chaos des pulsions.

CRÉATIONS

2147, ET SI L'AFRIQUE DISPARAISAIT ?

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE MOÏSE TOURÉ / CHORÉGRAPHIE JEAN-CLAUDE GALLOTTA
MC2: GRENOBLE

« Cette création avec neuf artistes, la plupart africains, met en récit, en geste, en musique l'Afrique d'aujourd'hui et de demain. »

TECHNIQUE DES FANTÔMES

— par Julien Avril —

« 2147 ». C'était la date annoncée par le Programme des Nations unies pour le développement en 2004. La promesse qu'à partir de cette date, la pauvreté en Afrique commencerait à diminuer significativement. En réaction à cette prophétie (ou malédiction, devrait-on dire) basée sur les prévisions de croissance, le metteur en scène Moïse Touré et le chorégraphe Jean-Claude Gallotta avaient proposé un spectacle, « 2147, l'Afrique », donnant la parole aux premiers concernés : les Africains. Dix ans plus tard, ils remettent leur ouvrage sur le métier pour nous amener à porter un regard sur la place de l'Afrique dans les champs politique et poétique mondiaux en y ajoutant la question, non de son développement, mais de sa disparition. Comme le précédent, ce spectacle se constitue par l'assemblage et l'articulation de différents éléments entre parole, danse et chant. On navigue à vue dans une narration qui ressemble à celle d'un rêve, où l'espace et la température changent d'une séquence à l'autre. Des textes écrits pour l'occasion par une pléiade d'auteurs francophones, abordant l'exil, l'identité ou

encore le commerce mondialisé, entrent en résonance avec les codes de danses traditionnelles revisités par la grammaire chorégraphique de Gallotta. Des paysages en vidéo ou bien des archives sonores font surgir des éléments de réel dans cette traversée onirique, faisant écho à la question du pillage des ressources ou à l'ingérence occidentale. À l'image du costume final porté par l'acteur burkinabé Charles Wattara et créé par le plasticien Abdoulaye Konaté, « 2147, et si l'Afrique disparaissait » est un très beau tissage. Une dramaturgie du patchwork qui permet à chaque élément singulier de trouver sa place dans un corpus scénique, à l'instar de l'individu dans le corps social et du territoire sur la planète. Une manière de lutter contre notre façon condescendante d'appréhender l'Afrique comme un continent homogène à la dérive qu'il faudrait secourir. Alors que c'est sans doute là-bas qu'est en train de s'inventer la nouvelle façon d'être au monde.

En tournée les 13 et 14 avril 2018 aux Tropiques,
Artrim - Fort-de-France (Martinique)

EN BREF

Les Hivernales

JAGUAR
CHORÉGRAPHIE MARLENE MONTEIRO FREITAS

(Vu en janvier 2017)

Scènes de chasse d'une énergie vitale folle pour ce « Jaguar » de et avec Marlene Monteiro Freitas et Andreas Merk. Deux chasseurs, habillés en tennismen des années 1970 jouant à Wimbledon, pourtant enduit de terre battue, se livrent à une performance chorégraphique hallucinante, accompagnée d'une musique allant du fado à « Madame Butterfly ». Tantôt marionnettes du destin, tantôt acteurs mimant l'amour, le sexe brut, ces danseurs délivrent un spectacle rare plein d'humour, de puissance et d'humanité. À ne pas manquer. **A.F.**

LA CHARTREUSE-VILLENEUVE LEZ AVIGNON,
LE 26/02

Les Hivernales

TENTATIVES D'APPROCHES D'UN POINT DE SUSPENSION
CHORÉGRAPHIE YOANN BOURGEOIS

(Vu à Mettre en Scène en novembre 2016)

La plus minimaliste des « Tentatives... » est « Escalier » (aussi intitulé « Fugue/Trampoline »), l'ascension d'un homme, sans cesse contrariée, sans cesse réitérée. On trouve ici un équilibre délicat entre deux modalités d'être, avec la chute considérée non pas comme un drame mais comme un lâcher-prise. Également interprété par Yoann Bourgeois, « Autoportrait » est un déclinaison du « Noustube », immense cylindre rempli d'eau, inventé par le circassien allemand Jorg Muller : le texte d'Edouard Levé (à (re)lire chez P.O.L.), inspiré par « Je me souviens » de Perec, dresse le portrait d'un homme en une série de courtes affirmations : des mots simples et justes dont la force est décuplée par les mouvements subaquatiques de ce corps plongé dans une autre dimension de l'espace-temps. Toutes les deux proposant l'habitation d'un scène miniature en bois, « Dialogue » et « Fugue/Table » offrent deux variantes d'un dialogue amoureux dont elles explorent la fragilité. Quant au plateau tournant de la seconde pièce, sur fond du langoureux et triste morceau « Wild is the Wind » de Nina Simone, il est fascinant du début à la fin : Yoann Bourgeois et Neta Oren s'entrechoquent, s'esquivent et courent à perdre à l'haleine à la recherche de l'Autre. **M.D.**

OPÉRA CONFLUENCE, LE 02/02

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

THÉÂTRE
DE LA PORTE
ST-MARTINthéâtres
parisiens
lesoccs.comEN COPRODUCTION
AVEC
ATELIER THÉÂTRE
ACTUEL

LE JEU DE

MISE EN SCÈNE
CATHERINE
HIEGELLAURE
CALAMYVINCENT
DEDIENNECLOTILDE
HESMENICOLAS
MAURYALAIN
PRALONCYRILLE
THOUVENINDE
MARIVAUX

ET DU

MUSICIENNES
CAMILLE GUÉRARD
VERÈNE WESTPHALAVEC
ARTHUR
GOMEZASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE
MARIE EDITH
ROUSSILLOXDÉCORS
GOURYCHORÉGRAPHIE
CÉCILE
BONCOSTUMES
RENATO
BIANCHILUMIÈRES
DOMINIQUE
BORRIALFINALAC
CULTURE01 42 08 00 32
PORTESTMARTIN.COM

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE

in-tv événement
telerama

TROISCOULEURS

ANOUS PARIS

la terrasse

inrocks.com

Le Parisien

nova

LE GRAND MIX



LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

— par Camille Rocailleux —

« Jamais, on n'arrive jamais vraiment. On avance, plus ou moins vite, on s'élanche passionnément, puis on fait une pause, on repart de plus belle, on s'égare parfois dans d'inraisemblables détours avant de se remettre sur la bonne voie, mais on n'arrive jamais vraiment, et c'est tant mieux.

Écrire, imaginer, fabriquer un spectacle ou composer la musique, c'est un voyage incertain et continu, sans terminus. C'est un élan vers, qui n'aboutit pas, car nul artiste ne peut prétendre arriver au bout de son art, ni ne peut affirmer quand il sera arrivé au sommet de celui-ci (si un jour il y parvient).

Ce voyage, on peut ou on doit parfois l'arrêter, momentanément bien sûr, contraint par le temps, les échéances, l'arbitraire d'une multitude de contingences très concrètes qui font notre réel au quotidien. Avec toujours ce petit goût amer d'inachevé, de « c'est bien mais j'aurais pu faire mieux »...

Cette quête de l'absolu, vouée à l'échec, demeure un moteur puissant qui pousse à un dépassement de soi permanent, à une sorte de transcendance, et qui nous meut et nous émeut, nous propulse dans une lancée intense et jouissive, à la découverte des plus lointaines et mystérieuses contrées de notre intériorité créative.

Quand est-ce qu'on arrive ? On n'arrive pas. Et c'est tant mieux. »

Attiré par la transversalité du spectacle vivant et l'apport des nouvelles technologies, Camille Rocailleux crée la compagnie EVER en 2013. Il est artiste associé à la Comédie de Poitou-Charentes. Il présente :

- *Muances, Théâtre Dunois à partir du 30 janvier.*

- *Carte Blanche à la Maison de la Culture de Bourges le 10 février.*

- *Hic et Nunc, Festival Odyssees en Yvelines jusqu'au 17 mars.*

LE FAUX CHIFFRE

1,7%

C'est la probabilité qu'Anne Teresa de Keersmaecker fasse partie du jury de la 9e saison de « Danse avec les stars »

L'HUMEUR

« Il me semble que le critique n'a pas très bien compris le projet. »

Markus Öhrn

L'AGENDA DES FESTIVALS

PARALLÈLE 8

« Festival de la jeune création internationale. Rendez-vous annuel entre artistes de la nouvelle génération et spectateurs curieux, c'est un espace d'hospitalités, qui résonne d'échos multiples ; un espace de partage des ressources - intellectuelles, sensibles, symboliques -, où se croisent différents regards sur le monde. »

Marseille, jusqu'au 3 février

SCÈNES D'EUROPE

« Reims Scènes d'Europe #9, c'est 12 jours de spectacles et de fête ! Un festival imaginé par la Cartonnerie, Césaré, la Comédie, le FRAC Champagne-Ardenne, le Manège, Nova Villa, l'Opéra de Reims. »

Reims, du 7 au 18 février

MALA INVENTURA

« Festival of new theatre Malá inventura has gained a strong position among the Czech theatre groups during 16 years of its existence. Its main purpose is to promote new theatre to both layman and professional public and to give professionals both from the Czech Republic and foreign countries a chance to view a selection of the most distinctive new theatre productions from the whole year. »

Prague, du 21 au 28 février

FESTIVAL DE NITRA : UNE NUIT DANS LES BOIS SLOVAQUES

— par Marie Sorbier —

Il faut accepter d'aller jusqu'à Nitra, petite ville perdue en Slovaquie, pour assister à des miracles scéniques inédits. Le Festival international Divadelna est un des événements culturels majeurs du pays ; il accueille chaque année depuis 1992 les productions de théâtre et de danse européennes, des noms et ceux de demain.

On a pu ainsi y retrouver au fil des années Alain Platel et Emma Dante, Kirill Serebrennikov et Eric Lacascade. Sa mission est de diffuser grâce à la venue de ces créations internationales une vitalité renouvelée aux artistes locaux et une vision plurielle au public slovaque. De cette édition, on retiendra volontiers « One Gesture », de Wojtek Ziemliski, par le Nowy Teatr de Varsovie, qui s'attaque joyeusement aux revendications de la communauté des malentendants, et « War's Unwomanly Face », production slovaque mise en scène par Marian Pecko sur les femmes engagées au combat pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais c'est à une expérience d'une tout autre portée qu'un soir de septembre 2017 une centaine de personnes ont été conviées. Essayer par ces quelques lignes de vous raconter cette nuit est en soi une petite trahison, mais déflorer le mystère devient une nécessité pour faire trace, pour faire perdurer la magie au-delà des mémoires

des chanceux participants. J'ai donc passé la nuit dans les bois slovaques et j'y ai vu des choses inouïes. Des choses comme dans un rêve. Mais les miracles, ça se mérite : plus d'une heure de bus pour rejoindre le lieu des festivités (la performance durera en tout près de 6 heures en extérieur), et pour accueillir leurs hôtes d'un soir tous les habitants du coin sont de la partie. Concrètement, « Miracles » est un long et ambitieux parcours déambulatoire noctalope au cœur d'un minuscule village isolé. Quatre heures d'immersion nocturne et autant d'arrêts poétiques.

“

Étrange chorégraphie champêtre

Pour que le mystère reste entier, l'éclairage public a été éteint, les villageois guident nos pas en silence, debout et immobiles au bord des chemins, éclairant le sol avec des lampes de poche ou les scènes de théâtre dans les champs avec les phares de leurs voitures. À l'entrée du pont, une forêt de métronomes en action et soudain, au lointain, des silhouettes en combinaison blanche se lancent dans une étrange chorégraphie champêtre que d'immenses projecteurs rendent à la fois terriblement théâtrale et totalement improbable. Puis, un violoncelle. Dans cette nuit glaciale et

silencieuse, la suite de Bach résonne comme un feu chatoyant, jusqu'à ce que l'oreille détecte une voix et les yeux une barque. Apparition surréaliste d'une robe blanche qui chante au milieu de la rivière. Toutes ces images poétiques semblent naître de l'obscurité, toutes viennent nous cueillir par surprise et avec grâce. Les mots eux sont absents ; ils laissent l'imaginaire s'envoler libre et l'émotion se répandre dans l'intimité de la nuit. Tantôt dans une chapelle, tantôt dans la cour de l'école, c'est tout un territoire qui devient le lieu de la création. Un soir pour vivre l'utopie théâtrale en vrai. « What is a miracle for me », voilà le thème commun aux quatre compagnies - Poton Theatre, Debris Company, Honey and Dust, Slava Daubnerova - qui ont engendré ces instants irréels ; un an de travail a été nécessaire pour que tous soient impliqués dans cette aventure éphémère humaine et esthétique. Beaucoup de temps, beaucoup de monde et beaucoup d'organisation pour une représentation unique avec une jauge réduite, les Slovaques savent décidément donner à l'art et aux créations ambitieuses les moyens qu'ils méritent. Et les spectateurs de ce miracle d'un soir leur en seront longtemps reconnaissants.

Festival International Divadelna, Nitra, du 22 au 26 septembre 2017

REPORTAGES

DUNAPART : PERFORMANCES CONTEMPORAINES À BUDAPEST

— par Mathias Daval —

Tous les deux ans, la Trafo House of Contemporary Arts, en collaboration avec une dizaine d'autres lieux de Budapest, organise une plate-forme présentant un florilège de spectacles hongrois des deux dernières saisons. I/O Gazette était à sa 4^e édition.

Avec 30 propositions et plus de 200 professionnels venus de partout dans le monde, DunaPart s'est imposé comme un événement majeur dans les arts de la scène en Europe centrale. Le show case a bien entendu une visée programmatrice, mais, par l'éclectisme et la qualité de sa sélection, il permet également de prendre le pouls de la création hongroise contemporaine. Ainsi, nous avons déjà évoqué le travail de la Forte Company l'année dernière, avec leur excellent spectacle de physical theatre « Your Kingdom ». On la retrouve ici dans deux courtes pièces chorégraphiques, construites autour de la musique de Béla Bartok : le « Quatuor à cordes n° 5 » et le « Concerto pour orchestre ». Si les projets sont bâtis avec cohérence autour de la dramaturgie bartokienne, on reste plus sensible à la première proposition, plus subtile. C'est qu'il y a un côté « brut de fonderie », au sens littéral, chez Csaba Horvath et la Forte Company, dont les œuvres se déploient dans un esthétisme postindustriel. Encore peu connu en France, le travail d'Adrienn Hod et de sa compagnie Hodworks mériterait davantage de considération sur nos scènes. Au MU Theatre, la chorégraphe présente une série de « Solos », par trois danseurs (Marcio Kerber Canabarro, Emese Cuhorka et Csaba Molnar), qui alternent des séquences brèves, entre deux et une dizaine de minutes

chacune. Le fil rouge : la représentation de personnages archétypaux, créés avec les performeurs eux-mêmes ; autant de figures saisissantes qui surgissent au sein du dispositif quadrifrontal pour mieux triturer l'espace scénique et inclure les spectateurs dans d'éphémères moments d'échange (sans jamais forcer l'interactivité). Le résultat pourrait ressembler à une sorte d'anthologie des postures et des looks, mais à la façon d'un défilé de mode qui serait débarrassé de ses enjeux mercantiles pour se recentrer sur les corps et leurs chocs esthétiques. Ce long spectacle - pour de la danse conceptuelle, pas loin de deux heures - aurait bien entendu pu être davantage condensé ; mais son étirement et son inépuisable galerie de portraits le transforment en rituel diapré et en ode à l'humanité la plus vibrante.

“

Ode à l'humanité la plus vibrante

Dans « 1.7 », la performeuse Zsuzsa Rozsavölgyi explore les stéréotypes sur la beauté et la féminité. En plein raz-darmerée #meetoo, voilà une proposition qui tombe à pic mais pourrait tout aussi bien sombrer dans les clichés ou la dénonciation un peu facile, ce qu'elle parvient plus ou moins à éviter. Collage de plusieurs situations d'injustice sexiste, illustrées par des extraits vidéo et des séquences au croisement entre danse et conférence théâtrale, « 1.7 » est un projet engagé, certes, mais plein de sincérité et d'autodérision. Rozsavölgyi commence son spectacle entièrement nue, comme une façon de dire : « Me voici telle que je suis, maintenant on peut passer à autre chose ? » Et l'on passe, en

effet, à autre chose, entre saynètes burlesques, anecdotes familiales et déambulations surréalistes en maillot de bain rouge d'« Alerte à Malibu ». La courte pièce chorégraphique « Circu8 », conçue par Beatrix Simko, semble inspirée par le travail géométrique que l'on peut retrouver dans certaines œuvres post-keersmaekeriennes comme celles de Radouan Mriziga. Ici, les danseurs évoluent, rigidement, sur des trajectoires formant une étoile à huit branches, chacun répétant, ignorant des autres, une courte série de gestuelles anodines. Comme un processus circulatoire envoûtant où l'on ne se rencontre jamais vraiment. À l'opposé de ce projet intimiste et ultraconceptuel, « Drip Canon » est l'une des dernières œuvres de la compagnie Artus, créée en 2015 et présentée à nouveau dans le cadre somptueux du Múpa (théâtre national). Fondée par Gabor Goda en 1985, Artus constitue l'un des piliers du physical theatre hongrois. Basé sur des textes d'Héraclite - et sa philosophie sous-jacente de l'impermanence -, le spectacle se déploie en deux espaces : un chœur en fond de scène, vêtu d'imperméables de couler, et un bassin où les danseurs viennent exécuter des mouvements traditionnels issus du tai chi. Si la musique, la scénographie et l'esthétique globale sont bouleversantes, on regrette que la dimension chorégraphique ne soit pas davantage exploitée, réduite à la portion congrue d'une sorte de bande démo très en dessous de son dispositif. Mais la grandiosité de ce dernier suffit à créer un espace-temps sensoriel inouï.

DunaPart, Budapest, du 29 novembre au 2 décembre 2017

Les Hivernales

LA PHOTO



« VERSUS », de Christophe Béranger et Jonathan Pranlas-Descours, le 02/03 © SineQuaNonArt

I/O Gazette n°75 — 26.01.2018

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion/Distribution Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Christophe Candoni, Mariane de Douhet, André Farache, Timothée Gaydon,

Youssef Ghali, Léa Malignouyres, Lola Salem, Ysé Soret.

Photo de couverture © Kyoko Takemura

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

